



Charles Higham, The civilization of Angkor
Christophe Pottier

► **To cite this version:**

Christophe Pottier. Charles Higham, The civilization of Angkor. Aséanie, Sciences humaines en Asie du Sud-Est, 2001, pp.167-176. halshs-02048455

HAL Id: halshs-02048455
<https://shs.hal.science/halshs-02048455>

Submitted on 25 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Charles Higham, The civilization of Angkor

In: Aséanie 8, 2001. pp. 167-176.

Citer ce document / Cite this document :

Pottier Christophe. Charles Higham, The civilization of Angkor. In: Aséanie 8, 2001. pp. 167-176.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/asean_0859-9009_2001_num_8_1_1741

Charles Higham
The civilization of Angkor
2001, London,
Weidenfeld & Nicolson, 207 p.

On connaît les qualités de synthèse dont M. Charles Higham a su faire la preuve dans son précédent livre avec Rachanie Thorasat, *Prehistoric Thailand From Early Settlement to Sukhothai*¹. La parution d'un nouvel ouvrage de cet auteur ne peut manquer d'éveiller l'intérêt des lecteurs, grand public et connaisseurs réunis. S'y ajoute même une certaine curiosité puisque cet ouvrage est consacré à la civilisation angkorienne qui, si l'on en reste à l'image des temples d'Angkor qui hante beaucoup d'ouvrages, peut paraître comme un sujet quelque peu étranger à la "spécialité" du Prof. Higham, fort d'une trentaine d'années d'expérience archéologique en Thaïlande. Les lecteurs d'Aséanie se rappelleront d'ailleurs le compte rendu de l'excellent *Prehistoric Thailand*, dont l'une des très rares réticences portait sur le dernier chapitre, consacré justement aux "premières civilisations" qui succèdent à l'âge du fer: Marielle Santoni y louait le "réel effort des auteurs pour nous présenter une vue synthétique de l'émergence de ces États", mais notait que ce "n'est point le fort de l'ouvrage"². On serait tenté

d'appliquer ces remarques à ce nouveau livre, si celui-ci ne traitait pas principalement de cette période.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant, le dernier ouvrage du Prof. Higham poursuit une quête déjà sensible dans plusieurs de ses précédentes publications³ qui s'achevaient par un chapitre tournant autour d'Angkor. Le nom même d'Angkor fait aussi écho au programme de recherche, codirigé par C. Higham, intitulé "The Origins of Angkor" et visant à définir "the seminal aspects of the social, cultural and technological development in the Mun River valley of Northeast Thailand"⁴. Le nom et la civilisation d'Angkor sont donc perçus ici dans un contexte géographique large et dans la longue durée, tirant leurs origines dans les occupations antérieures à l'*hindouisation*. Arguant de l'absence d' "authoritative descriptions of the state of Angkor that begin with its deep roots in the prehistoric past and continue to the abandonment of its great city" (p. 162), C. Higham espère à l'évidence contribuer à combler cette lacune avec son nouvel ouvrage.

The civilization of Angkor est organisé en conséquence, comme un ouvrage de vulgarisation, au sens noble du terme. La trame historique de la civilisation angkorienne, établie depuis le premier ouvrage du genre par Cœdès⁵, y est enrichie par les résultats de recherches récentes et revue en fonction d'une approche qui, favorisant la compréhension de la lente formation des organisations

*The civilization
of Angkor*

étatiques, intègre les phases préhistoriques et relativise profondément le phénomène de l'*hindouisation* au profit de la recherche d'une évolution constante sous-jacente et de continuités. La civilisation angkorienne est ainsi divisée en quatre phases, la première commençant en 2300 BC et la dernière – la seule à correspondre à ce que l'on a coutume d'appeler la période angkorienne – s'étendant de 802 à 1432 AD.

L'ouvrage de C. Higham comporte une introduction qui précise et justifie cette approche à première vue assez originale (p. 1-12). Puis l'auteur décrit les caractéristiques de six périodes qui forment autant de chapitres: *Prehistoric period 2300 BC-AD 400* (p. 13-22), *Earliest civilization in South-East Asia AD 150-550* (p. 23-35), *Early kingdoms of Chenla AD 550-800* (p. 36-52), *Dynasty of Jayavarman II AD 800-1000* (p. 53-90), *Dynasty of the Sun Kings AD 1000-1080* (p. 91-106), *Dynasty of Mahidharapura AD 1080-[?]* (p. 107-142). Un dernier chapitre (p. 143-166) offre, en guise de conclusion, un résumé des quatre phases s'achevant par une brève dissertation sur la fonctionnalité de l'hydraulique angkorienne puis par un essai encore plus bref de mise en perspective globale. Les annexes comportent une chronologie ("timeline" p. xiii-xv), un petit glossaire (p. 167-170), des repères bibliographiques ("references for further reading" p. 171-179), classés par chapitre et qu'on ne saurait bien sûr pas considérer comme une bibliographie extensive, et enfin un index (p. 181-192). Les illustrations se réduisent à seize pages de photographies regroupées au cœur de l'ouvrage et à quelques cartes réparties dans les chapitres.

Si *The civilization of Angkor* poursuit donc une démarche déjà engagée dans l'ouvrage précédent en se concentrant cette fois sur les dernières périodes, la comparaison doit toutefois s'arrêter là. À notre grand regret d'ailleurs, car il eût

été bienvenu de voir un ouvrage synthétique sur Angkor aussi richement et intelligemment illustré que *Prehistoric Thailand*. Or, le rôle et l'intérêt de l'iconographie du nouvel ouvrage sont très réduits, offrant principalement quelques cartes familières et des photographies classiques de monuments ou de bas-reliefs bien connus; et, bien qu'en nombre réduit, les illustrations présentent plusieurs erreurs qu'un travail d'édition plus attentif aurait sans doute permis de corriger (au moins pour un certain nombre d'entre elles). Par exemple, la première carte souffre de l'absence de numéros qui permettraient au lecteur de repérer les sites indiqués et numérotés en légende, alors que la toponymie varie de carte en carte (*Wat Khnat* p. 30, *Prasat Khnat* p. 55 et *Khnat* sur les cartes de la région d'Angkor) ou entre cartes et texte (*Bakhong* p. xiv et *Bakong* dans les cartes). De même, une dernière relecture aurait probablement permis d'éviter une erreur d'identification dans les photographies (Lolei pour Preah Kô). Des erreurs ou coquilles similaires ponctuent malheureusement l'ensemble de l'ouvrage, en particulier dans la toponymie des sites khmers. À ceci s'ajoute le choix de n'utiliser aucun signe diacritique. S'il est bien compréhensible dans un tel ouvrage, il aboutit ici à des noms de sites assez surprenants et difficiles à retrouver, même lorsqu'ils recèlent une inscription (les numéros d'inventaire n'étant jamais indiqués). L'auteur n'étant pas avare de citations épigraphiques, le recours au tome VIII de Cœdès⁶ est alors nécessaire mais pas toujours suffisant. Par exemple le Prasat Sak (p. 59) se révèle être le Prasat Chak de Siem Reap, mais n'est pas localisé sur les cartes de cette région, probablement parce qu'il ne l'était pas non plus sur les cartes de B. P. Groslier qui ont servi de modèle⁷. Ces imperfections seraient brouillies si l'auteur ne nous donnait à profusion des noms de sites,

de divinités, de titres et de personnes dont certains nuisent à la compréhension du texte ou, gonflant inutilement le discours, n'apparaissent qu'une fois pour disparaître aussitôt sans même survivre dans l'index (qui s'étend pourtant sur onze pages). C'est, entre autres, le cas de Srutavarman et de Sresthavarman (p. 125) ou encore d'un certain Indrakumara (p. 126) qui correspond sans doute à Suryakumara, l'auteur de la stèle de Ta Prohm. Certains termes sont heureusement expliqués dans le glossaire, mais l'on y note encore quelques absences comme celle de *linga* alors que son complément *yon*i y est mentionné. La fréquence de telles imperfections, si elles n'entachent pas fondamentalement l'approche de l'auteur, dénote probablement une publication hâtive et l'on peut espérer quelques corrections dans la prochaine édition annoncée pour le 21 novembre 2002 chez Phoenix Press en *paperback*.

Pour en revenir au fond de l'ouvrage, on doit vanter les qualités de synthèse et l'attention portée par l'auteur à présenter des facettes de la civilisation angkoriennes favorisant les continuités historiques.

Le second chapitre traite en 10 pages des premières périodes préhistoriques jusqu'à l'âge du fer, prouesse de concision lorsque l'on connaît tout l'intérêt de l'auteur pour ce sujet. Les lecteurs de *Prehistoric Thailand* ne trouveront guère d'éléments qui leur soient inconnus dans la période relative à l'âge du fer, puisque faute d'éléments sur cette période au Cambodge, ce sont les enseignements des sites fouillés en Thaïlande voisine qui sont généralisés à l'ensemble de la zone. Le site de Lovéa est indiqué (p. 19) bien que, repéré par Malleret⁸, il n'ait pas encore été fouillé; mais on regrettera qu'aucune mention ne soit faite des occupations préhistoriques mises au

jour à Angkor même. Certes, les délais de publication ne permettaient pas à C. Higham d'évoquer les recherches en cours actuellement à Angkor, dont le sondage de 9 m² qu'il venait de réaliser à Baksei Chamkrong en février 2001 (le sondage est pourtant singulièrement indiqué sur la carte p. 122, bien qu'il n'apparaisse pas dans l'index), mais il eût été possible de mentionner les fouilles de B. P. Groslier sur ce même site en 1966 ou dans la région de Roluos en 1958-1959. Le chapitre se clôt sans surprise sur le constat que les établissements de l'âge du fer étaient loin d'être le fruit de "Stone Age savages"⁹.

Le troisième chapitre présente une vision synthétique de cette période mal connue que l'on dénomme généralement sous le terme de Funan. L'auteur souligne la complexité croissante des installations et l'apparition de cultes hindous à cette époque, citant les exemples d'Oc Êo et d'Angkor Borei ainsi que d'autres sites récemment fouillés dans le delta du Mékong ou dans le centre de la Thaïlande. Il rappelle que les deux premiers sites font l'objet de récents programmes de recherche conduits par P.-Y. Manguin et Vo Si Khai à Oc Êo et par M. Stark à Angkor Borei. On peut en effet espérer de nouvelles informations dans les prochaines années, en particulier sur la datation de leurs infrastructures territoriales qui pourraient indiquer un développement des aménagements. Mais il faudra probablement encore plusieurs années pour que l'on puisse suivre l'évolution des installations de cette période sur l'ensemble du pays khmer. La conclusion du chapitre en témoigne, l'auteur utilisant plus volontiers le conditionnel, reconnaissant par exemple que l'on n'est pas encore en mesure de déterminer si le delta "maintained a single, unified state between AD 150 and 550, or rather whether there was a cluster of small and competitive polities vying for ascendancy" (p. 34).

Présenter des évolutions autres que générales dans ces conditions relève donc d'un exercice peu assuré.

Le chapitre suivant, dédié aux Chenla, est plus précis. Comme tous les auteurs qui se sont déjà confrontés à pareil essai de synthèse historique, C. Higham bénéficie pour cette période d'un nombre plus conséquent de vestiges monumentaux et d'un corpus épigraphique plus riche. De plus, ce dernier a depuis peu fait l'objet d'une remarquable étude de M. Vickery¹⁰ sur laquelle se base largement l'auteur pour nous présenter les dynasties régnantes, les hiérarchies sociales et l'accroissement et la concentration des pouvoirs dans les mains d'une élite. Ici encore, ce n'est pas le moindre des mérites de l'auteur que d'avoir su réduire en une quinzaine de pages une étude aussi complexe et fouillée, tout en l'illustrant d'extraits d'inscriptions significatifs. On pourra toutefois regretter l'absence de données archéologiques autres que monumentales, nulle mention n'étant par exemple faite des récentes fouilles menées à Vat Phu. Si l'on doit être sensible au souci de l'auteur de développer les répercussions économiques de l'accroissement des fondations religieuses, on remarquera aussi sa volonté récurrente d'y relativiser l'impact de la culture hindoue. Cette approche devient des plus manifestes lorsque sont abordés le temple et son organisation: hormis quelques *linga*, le terme "Hindu gods" n'est mentionné qu'une seule fois dans tout le chapitre, noyé sous les références aux "local gods" ou "ancestral deities" plus neutres et synonymes de continuité... Ainsi, les quelques scènes des fameux "palais volants" de Sambor Prei Kuk sont-elles décrites uniquement en tant qu'images de palais où seraient représentés des membres de l'aristocratie (p. 45), faisant fi de leur connotation religieuse hindoue pourtant évidente dans un tel contexte de sanctuaires. On peut se demander si la recherche d'un

rééquilibrage entre le rôle de l'hindouisation et le développement d'une culture indigène doit automatiquement passer par de tels extrêmes, au risque de faire – en sens inverse – des erreurs similaires à celles commises par les adeptes du "tout hindou"? D'autant que l'auteur conclut en considérant finalement les éléments de culture hindoue comme un vernis (p. 52), rejoignant ainsi mot pour mot l'avis même de G. Coëdès qui précisait: "sous un vernis hindou, l'ensemble de la population garda l'essentiel de ses caractères propres" et, citant W. F. Stutterheim pour Bali tout en envisageant qu'il en fût de même au Cambodge, "l'hindouisme a toujours été, et est encore la culture des classes supérieures, mais ne devint jamais complètement celle des masses attachées à l'animisme [...] et au culte des ancêtres¹¹".

Avec le cinquième chapitre, C. Higham atteint enfin Angkor en suivant les pérégrinations royales de Jayavarman II à Jayavarman V, déjà relativement bien connues – y compris jusque dans leurs zones d'ombres. Riche de plus d'informations, ce chapitre s'étend sur plus de quarante pages. Il conclut à l'émergence d'un état relativement unifié qui s'appuie sur la production d'un surplus de riz rendue possible par une maîtrise accrue du territoire et l'unification des membres de la société angkoriennne, en particulier par le développement des structures religieuses (p. 89-90). Ces considérations recueilleront probablement l'approbation de tous tant Angkor a souvent été considéré comme un état agraire par excellence. À un niveau plus détaillé, les processus mériteraient cependant d'être mieux explicités, ou du moins mieux assurés, tant cette période est fondatrice. De là datent par exemple l'apparition d'une réelle gestion territoriale, voire d'une planification, ainsi que des innovations architecturales et territoriales majeures. C. Higham place d'ailleurs

l'apparition du temple montagne ou temple pyramidal à Ak Yum et à cette époque, l'attribuant à Jayavarman II ou à un de ses successeurs (p. 57-58). On note toutefois une certaine confusion dans le propos et les dates, la "chronologie" plaçant ce même temple durant le règne de Jayavarman I^{er} entre 655 et 700 AD (p. xiii)... Même si l'on considère que la pyramide date de la seconde moitié du VIII^e siècle (ainsi que le fait l'auteur en se basant sur une étude de B. Bruguier¹²), on s'étonne de lire qu'Ak Yum puisse dater de ou avoir été inspiré par Jayavarman II (p. 58). Il est probable que l'on doit cette confusion à la persistance sous-jacente de l'association de la forme pyramidale avec le fameux et controversé *devaraja*. On remarquera au passage que le style architectural de cette époque est tellement peu défini que l'on peut se demander si la pyramide elle-même ne date pas au moins du début du VIII^e siècle¹³... Ce qui expliquerait par exemple que le seul monument "antérieur" qui présente certaines similitudes avec Ak Yum soit le sanctuaire du groupe Nord de Sambor Prei Kuk. Enfin, avant de quitter Ak Yum, notons encore que l'auteur le place au cœur d'une capitale nommée Banteay Choeu et associe encore au règne de Jayavarman II le temple de Vat Khnat. On a déjà expliqué ailleurs que cette Banteay Choeu ne correspondait pas à une enceinte de ville pré-angkorienne, mais à un ouvrage hydraulique associé au *baray* occidental¹⁴. Quant à Vat Khnat, l'épigraphie suggère fortement qu'il s'agit d'une fondation datant de la première moitié du VIII^e siècle¹⁵, difficilement attribuable donc à Jayavarman II. On pourrait malheureusement citer de telles inexactitudes dans les règnes suivants. Nous n'en citerons qu'une, qui permettra de comprendre en partie leur origine: dans sa description de la capitale de Yaçovarman (p. 64), C. Higham intègre sans réserve l'hypothèse de V. Goloubew sur l'existence

d'une enceinte de ville de 4 kilomètres de côté, que l'on a nommée *Goloupura*¹⁶. On pourrait certes considérer qu'il s'agit là d'un choix, ou de la persistance d'un ancien choix¹⁷, bien qu'il ne soit pas explicite, mais les cartes de l'ouvrage contredisent ce discours: celles-ci ne portent aucune trace de *Goloupura* et des aménagements décrits par C. Higham. On a déjà indiqué plus haut la source de ces cartes: leur auteur, B. P. Groslier, s'était justement élevé contre l'hypothèse de Goloubew. Or le texte de C. Higham s'inspire nettement, et dans ce cas trop fidèlement, d'ouvrages récents de C. Jacques qui y soutient encore la thèse de *Goloupura*¹⁸. D'autres détails confirment cette influence qui, si elle enrichit souvent le texte, amène l'auteur à présenter comme confirmées des hypothèses encore en attente d'être démontrées, ou à utiliser nombres d'informations de seconde, voire de troisième main qui, au fil des traductions et interprétations successives, perdent partie de leur exactitude.

Le chapitre sixième est plus court, à l'échelle de la relativement brève "dynastie" qu'il présente. L'auteur souligne le contexte mouvementé de "guerre civile" dans lequel Suryavarman I^{er} accède à la royauté à Angkor et les efforts de ce roi pour reconstruire et réaffirmer son pouvoir dans les régions du royaume retrouvé, s'appuyant notamment sur la consolidation des intérêts des familles aristocratiques pour revitaliser l'exploitation du territoire. Les quarante années de son règne – à Angkor – permettent par ailleurs d'envisager qu'il soit à l'origine d'assez nombreuses fondations religieuses ou d'ouvrages importants, tant dans la capitale que dans le royaume, éventuellement achevées par son successeur Udayadityavarman II. Faut-il d'informations précises, les attributions de chacun résultent toutefois d'interprétations contextuelles peu assurées tant

*The civilization
of Angkor*

que des investigations approfondies n'auront pas été réalisées. C'est le cas par exemple du *baray* occidental et de son Mebon, ou encore du Baphuon¹⁹. Pour ce qui est du Preah Khan de Kompong Svay, dont les vastes aménagements sont décrits dans ce chapitre, l'auteur souligne que son attribution à Suryavarman I^{er} est problématique dans la mesure où "some shrines belong to a later period" (p. 95). Ce problème est effectivement de taille puisque ces édifices et ouvrages postérieurs sont nombreux, à tel point que le noyau primitif éventuellement fondé par ce roi pourrait être bien mince et sans relation avec l'ampleur actuelle du site.

Le chapitre suivant couvre une vaste période, allant de 1080 à l'abandon d'Angkor. Il inclut donc, entre autres, les règnes de Suryavarman II, fondateur d'Angkor Vat, et de Jayavarman VII auquel sont attribuées de nombreuses fondations religieuses dans l'ancien Cambodge. Abondamment illustré de détails des successions dynastiques, de descriptions de monuments et de bas-reliefs, de généreuses citations d'inscriptions et du récit de l'incontournable Zhou Daguan, ce chapitre rend compte de la richesse de la dernière phase angkoriennne et des vastes travaux qui y sont entrepris. Remarquons toutefois que considérer ce large laps de temps comme une seule période présentant sa propre unité n'apparaît pas comme un exercice très concluant, son résultat n'apportant au final guère plus d'enseignements que les précédentes synthèses. Certains changements radicaux mis en évidence par G. Cœdès y apparaissent même sous-estimés. Ainsi, introduisant Jayavarman VII, C. Higham mentionne juste que son règne représente "a turning of the tide of Angkorian history" (p. 121), sans développer davantage. De même, Jayavarman VIII est simplement présenté comme un "Shivaite and iconoclast who destroyed or modified every image of the Buddha he could lay his hands on"

(p. 133), alors qu'au même moment et trois pages plus loin Zhou Daguan est censé nous informer que le bouddhisme est la religion dominante... Les références utilisées par C. Higham expliquent en partie ce paradoxe et d'autres imperfections moins visibles. Dans le cas de Zhou Daguan, largement utilisé au fil de l'ouvrage, les "further readings" mentionnent bien le *Mémoire sur les coutumes du Cambodge* traduit par P. Pelliot, mais seulement dans sa première traduction de 1902 (et la traduction anglaise qui en a été tirée²⁰). Renvoyer à la publication posthume de 1951²¹, eût été évidemment plus rigoureux et nettement plus pratique pour le lecteur éventuellement intéressé; cela aurait aussi permis d'éviter des identifications erronées et abandonnées depuis plus de cinquante ans, comme celles de la terrasse des éléphants ou du Bakheng (p. 134).

Le dernier chapitre, comme toute bonne conclusion, est de loin la partie la plus intéressante de l'ouvrage. L'auteur y abandonne tout d'abord ses six périodes pour retrouver quatre phases, rassemblant simplement les périodes angkoriennes en une seule. Chaque phase fait l'objet d'un récapitulatif qui, allégé des détails fournis abondamment dans les précédents chapitres, est d'une grande limpidité, insistant sur l'organisation croissante du (des) pouvoir(s). Bien sûr, cet exercice de résumé entraîne automatiquement quelques généralisations contestables, dont l'une consiste à présenter les fondations religieuses comme seul moyen pour le pouvoir de tirer les bénéfices d'un développement et d'une maîtrise territoriale. Mais l'auteur veille alors généralement à garder le conditionnel²². Le résumé de la quatrième phase offre un bel aperçu globalisant de la société angkoriennne centrée sur sa capitale. On y regrettera toutefois que soient passées sous silence certaines évolutions qui ont probablement eu un impact très sensible

sur l'organisation étatique. Il est en effet difficile de croire que l'importante politique d'aménagements territoriaux de la période de Jayavarman VII ne soit qu'une simple continuité des règnes précédents, ou que son ampleur et son systématisme ne soient pas le témoin d'autre chose qu'une frénésie constructive et mégalomane, "a final burst of energy before the decline" (p. 161). Le résumé de la dernière période présente par ailleurs un développement particulier qui propose des éléments visant à expliquer l'abandon d'Angkor au XV^e siècle, éléments que l'on a cherché vainement à la fin du précédent chapitre. Sont ainsi brièvement avancés les vices induits par la tendance centrifuge du pouvoir angkorien, les conflits de succession à la tête de celui-ci, la menace croissante des royaumes thaïs, la ruine du système lié à la religion d'État suite à la propagation du bouddhisme theravada et enfin les changements de donne des réseaux commerciaux internationaux à cette époque. L'auteur propose ensuite un essai de mise en perspective de la civilisation angkorienne.

Mais la partie la plus polémique du développement final, hormis quelques considérations aussi dépréciatives qu'expéditives sur les synthèses antérieures dont celle de Cœdès²³, consiste en une dissertation sur l'hydraulique angkorienne (p. 156-161). Doit-on rappeler que ce – trop – fameux débat oppose deux "camps" à première vue antagonistes, les uns promouvant le rôle de larges aménagements hydrauliques et des *baray* dans le développement rizicole et donc dans celui des succès angkoriens, les autres déniaient toute utilité économique à ces structures et, du même coup, niant tout contrôle centralisé sur la riziculture. Après avoir été sensible aux premiers²⁴, C. Higham opte désormais pour les seconds et conclut donc sur la nécessité d'oublier l'idée que l'abandon d'Angkor puisse

être lié à un quelconque déclin des systèmes de production rizicole. On a certaines réticences à commenter ici cette brève dissertation de C. Higham puisqu'il faudrait se référer de façon précise aux essais originaux où sont développées ces thèses antagonistes afin d'éviter de susciter de nouveaux malentendus dans un débat qui semble tourner au dialogue de sourds²⁵. Quelques remarques s'imposent toutefois, sans que l'on ait automatiquement à endosser la totalité des opinions de l'un ou l'autre camp. Car l'on doit tout d'abord reconnaître la présence d'égarements dans les deux camps, tant les objets étudiés sont encore mal connus faute de recherches spécifiques. À ces lacunes s'ajoutent certaines incompréhensions des écrits de B. P. Groslier et de J. Dumarçay. C'est par exemple le cas pour le second dans l'ouvrage de C. Higham (p. 157), méprise sans doute facilitée par le recours à un de ses écrits les plus généraux²⁶. Quoiqu'on ait retenu de quelques réductions hâtives de B. P. Groslier – qui, à la façon de slogans, ont assuré la célébrité de sa thèse, mais l'ont du même coup assimilée à la démonstration d'un *despotisme oriental angkorien*²⁷ – le système d'irrigation mis en place dans la capitale ou aux abords immédiats de gros établissements provinciaux ne peut pas avoir assuré seul le succès de la civilisation et constitué la seule modalité d'exploitation territoriale. À l'inverse, il est difficile de se contenter de la "solution de remplacement" des opposants à une idée d'un "tout hydraulique" auxquels se rallie C. Higham en concluant que les *baray* n'ont que des fonctions symboliques, ajoutant: "it would be hard to conceive of a better way of projecting power and majesty than to construct such monuments to create heaven on earth" (p. 161). Si ces ouvrages présentaient une organisation assez stricte et claire pour appuyer cette hypothèse, ce qui n'est que rarement le cas, une solution

encore plus majestueuse existerait toujours, à savoir celle qu'ont justement employée les Khmers: la construction de temples mariant constructions et pièces d'eau, symbiose que l'on retrouve du plus petit sanctuaire entouré de sa douve jusqu'aux plus grands ensembles monumentaux. Il est tentant, mais probablement prématuré, de proposer une voie du milieu en soulignant, quitte à jouer sur les mots, que l'article de B. P. Groslier s'intitulait la *Cité hydraulique* et non l'*État hydraulique*. Si des éléments suggèrent bien dans quelques cas l'existence d'une relation de causalité entre *baray* et parcellaire rizicole ancien²⁸, l'existence d'un système irrigué en quelques points du territoire ne saurait exclure d'autres formes d'exploitation, en particulier les rizières en casiers ou "bunded fields", dont les auteurs des deux camps reconnaissent l'existence et l'importance sur de vastes zones du royaume²⁹. Or ces éléments constituent justement une bonne part de la "banlieue hydraulique" de B. P. Groslier. On peut regretter qu'elle ait été moins développée et souvent occultée, il s'agit bien pourtant d'une partie intégrante de sa thèse et qui à ses yeux "compte au moins autant que le cœur d'Angkor³⁰". La réalisation d'un

tel système de "bunded fields³¹" nécessitait une maîtrise centralisée du pouvoir, non pas dans la gestion de l'irrigation par gravité qui en découle et qui était forcément décentralisée comme l'indique C. Higham (p. 165), mais dans l'attribution et la gestion des sols. Car si ce processus de remodelage des sols qui caractérise en majeure partie l'expansion territoriale s'est étendu sur plusieurs siècles, il a aussi été essentiellement réalisé pièce par pièce par l'entremise de propriétaires fonciers privés ou de fondations religieuses, dénotant une réelle et durable volonté d'aménagement de la part du pouvoir central. L'action de Suryavarman I^{er} témoigne par exemple de cette volonté d'une autorité qui se concrétise par des interventions à deux échelles différentes et complémentaires, la construction d'un *baray* dans sa capitale ainsi que la consolidation de titres de propriétés. On observe ainsi que, en rééquilibrant toutes les composantes de la *cité hydraulique* (y compris cette "banlieue hydraulique") sans les caricaturer outre mesure et en laissant au placard le fantôme froissé de K. Wittfogel qui – tel un spectre – hante le débat, les positions de chacun pourraient être finalement assez complémentaires.

Notes

1. Charles Higham et Rachanie Thosarat, *Prehistoric Thailand From Early Settlement to Sukhothai*, River Books, 1998, Bangkok, 234 p.
2. Marielle Santoni, compte rendu dans *Aséanie*, n° 4, décembre 1999, p. 205.
3. Outre l'ouvrage de 1998, voir Charles Higham, *The archaeology of Mainland Southeast Asia*, Cambridge University Press, 1989, Cambridge, 387 p.
4. www.otago.ac.nz/Anthopology/Angkor/index.html
5. George Cœdès, *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, De Boccard, 1989, Paris, 494 p.
6. George Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, PEFEQ, vol. 8, 1966, Paris, Hanoi, 256 p.

7. Bernard Philippe Groslier, "La cité hydraulique angkoriennne: Exploitation ou surexploitation du sol?", *BEFEO* 66, 1979, Paris, p. 161-202.
8. Louis Malleret, "Ouvrages circulaires en terre dans l'Indochine méridionale", *BEFEO* 49 (2), 1959, Paris, p. 409-434.
9. Fort de son expérience de première main et des recherches récentes en ce domaine, l'auteur prend un plaisir évident à souligner l'obsolescence des vues de Sedov (p. 13 & 23) et de Cœdès (p. 162) sur l'état de développement des sociétés de cette période. Une recherche rapide ne m'a pas permis de retrouver le terme de "Stone Age savages" attribué à Cœdès, mais au contraire cette phrase qui, vu les connaissances de l'époque, évoque une attitude assez modérée: "les Hindous ont trouvé devant eux, non pas des sauvages incultes, mais des sociétés organisées et douées de civilisations" (*Les États hindouisés...*, p. 28).
10. Michael Vickery, *Society, Economics, and Politics in Pre-Angkor Cambodia, The 7th-8th Centuries*, The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, The Toyo Bunko, 1998, Tokyo, 486 p.
11. George Cœdès, *Les États hindouisés...*, p. 70. Sur les vues de Cœdès sur l'hindouisation, voir le récent article de M. Vickery: "Coedès' Histories of Cambodia", *Silpakorn University International Journal*, volume I, n° 1, January-June 2000, Bangkok, p. 61-108.
12. "Le Prasat Ak Yum. État des connaissances", *Recherches nouvelles sur le Cambodge*, F. Bizot ed., EFEO, Études thématiques 1, 1994, Paris, p. 273-296.
13. L'objection qui consiste à faire valoir le "réemploi" des cadres de baies du sanctuaire central (qui portent les dates de 704 et 717 A.D.) n'est pas décisive puisqu'une réfection importante du sanctuaire datant des environs du X^e siècle y a été notée. Les baies peuvent être d'origine et avoir été simplement "avancées" lors de la réfection et des reprises des murs.
14. Christophe Pottier, "Some evidence of an inter-relationship between hydraulic features and rice field patterns at Angkor during ancient times", *The Journal of Sophia Asian Studies*, n° 18, 2000, Sophia University, Tokyo, p. 99-120. *The civilization of Angkor*
15. George Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, PEFEQ, vol. 7, 1964, Paris, Hanoï, p. 50-57.
16. Christophe Pottier, "À la recherche de Goloupura", *BEFEO* 87-1, 2000, Paris, p. 79-107.
17. En 1989, cherchant les mandala, l'auteur avait alors déjà suivi l'hypothèse de Goloubew. (*The archaeology...* p. 326).
18. Claude Jacques et M. Freeman, *Angkor Cité Khmère*, River Books Guides, 2000, Bangkok, 232 p.
19. L'auteur suggère que le cœur de ce temple serait construit en latérite (p. 103). Les travaux d'anastylose entrepris depuis plus de quarante ans n'ont montré aucun élément permettant d'avancer une telle hypothèse. Au contraire, le massif n'a à ce jour montré qu'un remblai de sable.
20. Pierre Pelliot, "Mémoire sur les coutumes du Cambodge de Tchéou Ta Kouan", *BEFEO* 2 (2), 1902, Hanoï, p. 123-177. Notons pour l'anecdote que C. Higham nous indique que le texte de Zhou Daguan "was first translated into French exactly 493 years" après son passage à Angkor, soit 1296 + 493 = 1789 (p. 134). Or Pelliot précise dans la préface de sa dernière traduction que celle d'Abel Rémusat date de juillet 1819 (p. 134 et 141). Il est vrai que juillet 1789 fut un mois marquant pour l'histoire de France, mais si l'on en croit Pelliot, Zhou Daguan n'y est pour rien!
21. Cette version, nettement supérieure, a d'ailleurs été rééditée récemment: Pelliot, P., *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou Ta-kouan, Version nouvelle suivie d'un commentaire inachevé*, Œuvres posthumes de Paul Pelliot, Adrien-Maisonneuve, 1997, Paris, 178 p.
22. L'hypothèse des Jayabuddhamahanatha à l'image du roi Jayavarman VII ne bénéficie toutefois pas de telles précautions (p. 151).
23. Pour une critique plus argumentée des *États hindouisés*, voir M. Vickery, "Cœdès' Histories of Cambodia", *op. cit.*

*The civilization
of Angkor*

24. Charles Higham, *The archaeology...* p. 350-352.
25. Sur ce débat, voir par exemple Christophe Pottier, *Some evidence...* ou Olivier de Bernon, "Note sur l'hydraulique théocratique angkorienne", *BEFEO* 84, 1997, Paris, p. 342.
26. Jacques Dumarçay, *The Site of Angkor*, Oxford University Press, 1998, Singapore, 72 p. Il est d'ailleurs cocasse que C. Higham regrette l'absence de références dans un petit ouvrage sans prétention de 72 pages.
27. Pour la seule référence de B. P. Groslier à la thèse du despotisme oriental de Wittfogel et les réserves qu'il émet: "Agriculture et religion dans l'Empire angkorien", *Études rurales* 53-54-55-56, 1974, Paris, p. 111-112. Cf. par ailleurs K. A. Wittfogel, *Le Despotisme oriental. Étude comparative du pouvoir total*, Arguments, Éditions de Minuit, 1964-1977, Paris, 655 p.
28. C'est le cas par exemple au *baray* occidental, voir C. Pottier, *Some evidence...* p. 107-112.
29. Bernard Philippe Groslier, "For a Geographic History of Cambodia", *Seksa Khmer* 8-9, Cedoreck, 1985-86, Paris, p. 31-76; Van Liere, W. J., "Mon-Khmer approaches to the environment", *Culture and environment in Thailand*, The Siam Society, 1989, Bangkok, p. 143-159.
30. Bernard Philippe Groslier, *La cité hydraulique angkorienne...* p. 177. R. Acker l'a rappelé récemment par de savants mais hypothétiques calculs (R. Acker, "New geographical tests of the hydraulic thesis at Angkor", *South East Asia Research*, 6 (1), 1998, SOAS, Londres, p. 5-47).
31. Ces "bunded fields", souvent considérés comme des rizières pluviales, constituent néanmoins des "rizières hydrauliquement contrôlées", la présence de diguettes les distinguant immédiatement de "rizières simples" telles que rizières de marais ou pluviales sans contrôle de l'eau, rizières inondées ou de décrue. Voir Abe Yoshio, *Terres à riz en Asie. Essai de typologie*, Masson, 1995, Paris, p. 24, 30 & 44.

Christophe Pottier

Madeleine Giteau
Art et Archéologie du Laos

2001, Paris, Éditions Picard, 208 p.,
218 illustrations dont 44 en couleurs

L'art et l'archéologie du Laos n'étaient connus jusqu'à présent que par quelques études spécialisées et déjà anciennes, parmi lesquelles il faut compter les contributions majeures de H. Parmentier (architecture), H. Marchal (art décoratif) et M. Colani (vestiges préhistoriques). M. Giteau, spécialiste de l'art khmer et auteur de plusieurs publications sur l'iconographie lao, nous offre aujourd'hui un ouvrage de synthèse

conçu pour un public averti, mais que tous les amateurs d'art sauront également apprécier. Le livre se signale déjà par la qualité de son édition. La mise en page, savamment élaborée, situe le texte dans un espace toujours reconfiguré où s'organisent avec harmonie les différents éléments d'illustration. Les reproductions photographiques sont superbes, les dessins détaillés, les plans précis et même les notes, souvent ailleurs reléguées en bas de page ou en fin d'ouvrage (ce qui empêche les lecteurs les plus pressés d'y avoir recours), sont ici marginales en regard du texte correspondant et attirent inmanquablement le regard.

Composé de dix chapitres, le livre se divise en fait en deux parties. La première (quatre chapitres) traite de l'archéologie et des différentes périodes de l'histoire